

nouvelle

LE GRAND ESCALIER

Erwan Séry



HYPALLAGE

EDITIONS

Du même auteur

Coupable?

(Roman, Hypallage Editions, 2014)

La Rencontre

(Nouvelles, Hypallage Editions, 2014)

Samedi soir

(Nouvelle, Hypallage Editions, 2014)

Erwan Séry

LE GRAND ESCALIER

(nouvelle)

Hypallage Editions

Hypallage Editions

16, rue de la Marne, 06 500 Menton

Édité sur Internet le 6 mars 2014

Prix : 4,75 €

© 2014 Hypallage Editions

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-37107-011-0

Le Grand Escalier

En écrivant cette histoire, mon histoire ! j'ignore entre quelles mains elle tombera, ni même si elle sera lue un jour ! S'il devait s'agir des responsables de mon calvaire, à quelque niveau qu'ils se trouvent, je les maudis ! Quant aux autres, à défaut de me venir en aide, qu'ils connaissent ce que j'ai vécu, et ce que je vis encore, pour un temps qui ne devrait plus être long. C'est pourquoi, et sachant que je ne peux m'échapper, je lance ce message comme un ultime espoir, un cri de révolte.

Vous qui peut-être me lirez et n'avez aucune part dans mon malheur, je vous adjure de me croire. Ce que je vais vous raconter vous paraîtra à n'en pas douter invraisemblable, extravagant, insensé ! Vous penserez que ce témoignage est une fable inventée par un mauvais plaisantin qui veut vous abuser ; plus dramatique, vous le tiendrez pour le récit délirant d'un déséquilibré. Mais je ne suis pas fou. Non, je ne suis pas fou ! Et c'est la vérité, la vérité dans son implacable horreur !

Au commencement, ou pour être exact du plus loin que je me souviens, je me retrouvais seul dans un tunnel obscur, humide et froid. Devant moi, dans le lointain, il y avait un brouillard opaque révélé par une douce lueur.

Sans me poser de questions, comme poussé par une force mystérieuse – nullement inquiet par ailleurs –, je me dirigeai vers lui, j'y entrai, je m'y enfonçai.

Très vite, je fus si bien entouré par l'épaisse vapeur blanche que je ne voyais même plus mes pieds. J'orientai mes pas vers

la droite, puis vers la gauche, cherchant les murs afin de me guider, mais mes mains ne rencontrèrent que l'espace. J'insistai plus avant : en vain, ce n'était que vide, vide et brouillard. Alors, je m'arrêtai.

Je demeurais immobile, dans l'attente de je ne sais quoi, quand je fus attrapé aux épaules par je ne sais qui, soulevé de terre, et emmené de force vers je ne sais où ! Revenu de ma surprise, je protestai contre cette façon d'agir incongrue, on ne daigna pas me répondre ; je me débattis, l'étreinte se resserra !

On me reposa sur le sol, une porte s'ouvrit sur une clarté aveuglante, et on me poussa en avant de telle manière que je m'étalai de tout mon long ; et avant que j'aie pu esquisser un geste, deux mains puissantes me relevaient et me faisaient asseoir sans ménagement sur un banc.

Une fois mes yeux habitués à la lumière, je regardai alentour.

J'étais encadré par deux hommes, bâtis en hercule et sanglés dans un uniforme noir ; et nous occupions tous trois un petit espace entouré d'une rambarde et placé en léger surplomb le long d'un mur d'une salle immense – si grande en fait, qu'on n'en voyait pas le fond, qui se perdait dans l'ombre –, tout en longueur, entièrement boisée, et éclairée à notre hauteur par une multitude de lampes implantées en étoile dans le plafond.

Sur la droite, il y avait une longue table massive montée sur une estrade. En face, un homme en robe noire compulsait un volumineux classeur posé sur un pupitre. À ses côtés, un autre, vêtu à l'identique, avait l'air rêveur. Sur la gauche, des enfants, des femmes et des hommes de tous âges étaient assis en rangs

serrés : ils étaient d'une pâleur mortelle et leurs yeux éteints me fixaient avec une insistance qui me mettaient mal à l'aise.

Soudain, trois hommes, habillés de robes pourpres et coiffés de perruques cendreuse, entrèrent par la droite et vinrent s'installer derrière la grande table. Celui du milieu déplia une feuille, et il dit, sans lever la tête :

« Accusé, levez-vous ! »

Et bien qu'il n'eût pas de micro, ses mots résonnèrent avec force et l'écho de sa voix se propagea dans la salle.

Comme j'attendais que l'intéressé s'exécutât, l'homme à ma droite me porta un violent coup de coude dans le foie, suivi d'un « le Président a dit debout ! » péremptoire. Je me levai grimaçant de douleur et le cerveau en feu ; et ce fut comme si je sortais d'un état second : en un éclair, je compris que j'étais dans un tribunal, que je me trouvais dans le box des accusés et que j'étais l'accusé !

Le Président poursuivait de sa voix calme et froide :

« Monsieur l'Avocat général, vous avez la parole.

— Comme d'habitude, le dossier de l'accusé est accablant ! tonna l'homme debout en robe noire, tandis que sa main tombait sur l'épais classeur avec un bruit sourd. — Et comme chaque fois, je ne lui vois aucune circonstance atténuante, asséna-t-il, avec des yeux brillants d'un contentement cruel. Par conséquent, il doit subir la peine prévue à cet effet, ainsi que le veut la tradition. »

J'étais abasourdi.

« Accusé, dit le Président, vous êtes reconnu coupable par le tribunal, en... »

Je lui coupai vivement la parole :

« Coupable ? Mais coupable de quoi ? Et de quel tribunal parlez-vous ? »

Une rumeur languissante et sinistre qui avait les accents d'un murmure de réprobation parcourut la foule ; l'Avocat général eut un sourire sarcastique ; son voisin bâilla la bouche grande ouverte ; le juge reprit sur un ton égal :

« En conséquence de quoi, en vertu des pouvoirs qui me sont conférés, je vous condamne au grand escalier : cette sentence est sans appel et à effet immédiat. »

Je m'écriai :

« Mais enfin, que me reproche-t-on ?... Mon avocat ! Où est mon avocat ? »

Ce fut l'Avocat général qui répondit :

« Il n'y a pas d'autre avocat que moi.

— Et les Jurés, où sont les Jurés ? hurlai-je.

— Mais il n'y a pas, il n'y a jamais eu de Jurés », dit l'Avocat général avec un étonnement ironique.

Un moment frappé de stupeur, je demandai encore :

« Et, le grand escalier, qu'est-ce que c'est ? »

Le Président m'observa un instant, et, toujours imperturbable, il dit :

« Vous êtes coupable, cela suffit. Pour ce qui concerne le grand escalier, vous allez le savoir tout de suite. » Et repliant sa feuille : « Gardes ! Faites sortir le condamné et demandez qu'on fasse venir le suivant ».

Au comble de l'exaspération et de l'angoisse, je m'accrochai à la rambarde en criant :

Mais c'est une histoire de fous. Qu'est-ce que tout cela signifie ? Expliquez-moi à la fin. Répondez-moi ! Répondez-moi !

Un des gardes me fit faire demi-tour, l'autre ouvrit la porte par laquelle j'étais arrivé, j'aperçus dans une torsion du cou le sourire narquois de l'Avocat général, et je fus projeté dans

l'ouverture. Là, de nouveau, ce fut le brouillard. J'entendis appeler « Au suivant ! », mais je ne vis personne. Alors, derechef, on m'enleva jusqu'à une nouvelle porte, avant de me pousser violemment. Cependant, je ne chutai pas.

J'étais au pied d'un escalier intérieur, et quel escalier ! En ce temps-là, son aspect monumental, son décor somptueux, pour tout dire sa grandiose beauté dépassait l'entendement. Pavées de grandes dalles en marbre bleu fleuri, ses marches avaient la largeur d'une avenue – plus tard, je devais compter trente-cinq pas – et une foulée de plusieurs enjambées ; des fresques recouvraient les murs ainsi que la voûte en berceau, haute comme une nef d'église ; suspendus à intervalles réguliers, de gigantesques lustres, ruisselants de cristal, étincelaient de mille feux sous la flamme de leurs bougies ; et l'ensemble s'élevait en douceur, dans une féerie de couleurs, loin, très loin, à l'infini, là où les lignes se rejoignaient pour se fondre en un minuscule point lumineux.

À mes yeux, seul un esprit supérieur, sinon illuminé, avait pu concevoir un tel ouvrage, seule une armée d'ouvriers ou d'esclaves avait pu l'ériger, seule une légion d'artistes de génie avait pu lui donner une telle magnificence. Et encore, était-il raisonnable de penser que l'homme pût être à l'origine d'un pareil édifice ?

Comment traduire la sensation physique que j'éprouvais devant cet abîme inversé, ce couloir aérien lumineux comme un jour de soleil et orné comme le plus beau des palais ? J'étais ébloui jusqu'au vertige ; une impression qui se mêlait d'une sorte d'effroi, car devant une illustration de démesure telle que celle-là, l'esprit s'effraye naturellement.

La porte claqua dans mon dos. Je pivotai sur mes talons.

Il y avait une jeune femme – “le suivant” sans doute –, brune, mince, assez jolie. Elle considéra un moment l’escalier, et elle posa sur moi de grands yeux bleus emplis d’étonnement.

J’esquissai un sourire, et je dis – assez stupidement en la circonstance :

« Bonjour Mademoiselle. »

Elle eut un froncement de sourcil interrogatif, avant de prononcer une suite de sons dans une langue qui m’était inconnue : c’était une étrangère !

Tout à coup, sortie de nulle part et de partout à la fois, une voix commanda :

« Montez ! »

Comme nous ne bougions pas, elle se fit plus tranchante :

« Montez, c’est un ordre ! »

Compte tenu de la situation, je jugeai bon d’obtempérer ; et la jeune femme en fit autant, mettant ses pas dans les miens.

J’étais tout à fait dégrisé. Par-delà son aspect séduisant, je me demandais ce que pouvait me réserver cet escalier. Et j’avançais au milieu des marches d’un pas prudent, tous les sens aux aguets, craignant quelque chausse-trappe, évitant même de passer sous les lustres de peur qu’il ne s’en trouvât un pour se décrocher et m’écraser.

Je me retournais pour voir si d’autres suivaient, mais les contours de la porte s’estompaient, le bas de l’escalier s’éloignait, et personne ne paraissait plus : nous restions seuls.

J’en profitais pour surveiller la jeune femme, car, passé les premiers instants de stupéfaction, il me vint à l’esprit qu’elle pouvait – en dépit de sa mine désemparée – être de connivence avec ceux qui m’avaient condamné : elle était peut-être

mon bourreau, et, cachant son véritable visage, elle marchait dans mon dos pour me régler mon compte le moment voulu !

Dans la mesure où elle n'était vêtue que d'une robe courte et légère, j'étais forcé d'admettre qu'il lui était difficile de porter une arme... À moins d'imaginer qu'elle en dissimulait une de petite taille – couteau ou pistolet –, sur la face interne de ses cuisses, au-dessous de l'aîne.

Cette idée, au demeurant troublante, fit son chemin, prenant un tour obsessionnel, au point que j'eus la tentation de me jeter sur elle, et de glisser une main entre ses jambes, afin de m'assurer qu'elle n'y cachait rien qui ne fût pas normal.

Comme je ne cessais de l'examiner, le regard en coin, et avec un drôle d'air sûrement, elle me considérait aussi avec une attention empreinte d'inquiétude ; ce qui ne fit qu'accroître ma perplexité. Mais prudence quand même.

Simultanément, je prenais conscience d'une terrible vérité : j'avais perdu la mémoire ou, pour le moins, une partie de la mémoire. C'était une singulière amnésie que la mienne. Je pouvais nommer sans difficulté les choses qui m'entouraient, je savais une grande variété de mots ou de concepts et le sens qui s'y rattachait, mais nul d'entre d'eux ne me reliait à un événement personnel mettant en jeu des figures familières : ma connaissance du monde avait toutes les apparences d'un savoir livresque.

Ma vie passée se voyait engloutie dans un trou noir : je ne me connaissais ni métier, ni foyer, ni parents, ni femme, ni enfants, ni amis, j'ignorais jusqu'à mon nom ! j'étais pour moi un parfait inconnu, mon corps même était une découverte ! Par comparaison, il est extraordinaire qu'aux heures où j'écris ces lignes, je me remémore ma vie dans l'escalier avec une précision extrême.

Les questions qui affluaient à mon cerveau demeuraient sans réponses : mon amnésie était-elle due à un traumatisme physique ou à un choc émotionnel ? Était-elle cause ou conséquence ? Que s'était-il passé avant le tunnel ? Qui étais-je : un délinquant, un criminel comme le laissait penser mon procès, ou un innocent, victime d'un plan diabolique ? Que croire ? Qui croire ? Le Président ? Mais pourquoi ce silence sur les actes qui me valaient ma mystérieuse condamnation ? Était-ce que renseigné sur ma perte de mémoire, il en usait pour me punir mieux encore ? Ou bien en profitait-il pour me torturer alors que je n'avais rien à me reprocher ? Mais pourquoi ? Et que signifiait ces « comme d'habitude » de l'Avocat général ? Et de quelle tradition parlait-il ? Et ces « pouvoirs » qu'il détenait, qui les lui avaient « conférés » ? Enfin, tous ces gens, hommes, femmes, enfants, n'étaient-ils pas étranges ?

Après un certain temps – je ne saurais dire combien, car ni la jeune femme ni moi ne possédions de montre –, nous atteignîmes une marche où plusieurs coussins larges et soyeux formaient cercle autour d'un plateau en argent, sur lequel reposaient deux tasses, une théière et une assiette de petits gâteaux.

« Vous pouvez boire et manger, dit la voix.

— Où êtes-vous ? Qui êtes-vous ? Est-ce vous qui avez apporté les coussins et le plateau ? » dis-je en tournant la tête dans tous les sens.

Pas de réponses. Les gâteaux paraissaient délicieux ; je soulevai le couvercle de la théière, une agréable odeur pénétra mes narines. C'était tentant, mais la présence de la voix comme son refus de répondre à mes questions me mettaient mal à l'aise.

Comme la jeune femme ne bougeait pas, je me disais : « Le thé et les gâteaux sont peut-être empoisonnés. Si elle est complice, il est logique qu'elle s'abstienne de goûter. D'un autre côté, si elle n'est pas complice et pense comme moi à l'empoisonnement, son attitude se justifie également... Mais peut-être que la nourriture est saine. Dans ce cas, si elle est complice, elle ne devrait pas hésiter... Donc, elle n'est pas complice !... À moins... à moins qu'elle ne joue la comédie. Oui ! elle joue la comédie pour me persuader qu'elle est condamnée, comme moi. Mais je ne marche pas ! Au fait, pourquoi ferait-elle semblant ? Pour me frapper plus tard ? Quand elle le jugerait bon ? Lorsqu'on lui en donnera l'ordre ? »

Je l'invitai à se servir, elle secoua négativement la tête, me conviant du geste à le faire en premier. Je me gardai bien d'accéder à son désir, mais je n'étais guère plus éclairé.

« Si vous ne prenez rien, montez ! dit la voix. »

Nous repartîmes. La jeune femme me suivait toujours, et la savoir derrière moi accentuait ma contrariété. Je lui fis signe de passer : elle s'y refusa. Une fois, deux fois, trois fois, je m'arrêtai de manière à l'inciter à me précéder : en vain, elle remuait la tête de droite et de gauche, reculait de quelques pas, le visage buté, inquiet.

Mais, comme rien ne se passait, mes craintes diminuèrent, et je contemplai les fresques avec une plus grande attention.

Au-dessus de nos têtes se succédaient des ciels d'orage zébrés d'éclairs, des ciels pommelés, des ciels d'azur, des ciels de bronze, et des soleils rouges, orangés ou jaunes ; puis, des couchants flamboyants, des nuits étoilées, des clairs de lune, des nuits obscures, et aussi des matins bleus ou mauves, et encore des oiseaux de toutes les tailles et de toutes les cou-

leurs, tels que des nuées de passereaux virevoltants, des migrateurs en formation, ou des rapaces, ailes déployées en majesté ou repliées en flèche pour mieux fondre sur quelque proie.

Quant aux longs, aux interminables murs, c'était une suite de plaines enneigées, de champs en fleurs, de terres labourées, de forêts en taillis, et de collines verdoyantes, de plateaux arides, de vallées encaissées, avec çà et là des fermes, des villages et des villes de tous les pays d'Occident ; on y voyait des paysans au labour, des artisans dans leurs boutiques, des ouvriers à leurs métiers, des foules bigarrées au marché, des enfants à l'école, des chasses à courre, d'autres scènes encore, une infinité d'autres, toutes différentes, que je ne peux citer ici, le temps m'étant compté – d'ailleurs, il faudrait bien une vie pour cela.

L'atmosphère était des plus étranges : ainsi environnés de ces peintures d'une vérité et d'une diversité non moins saisissantes que captivantes, on eût dit que nous cheminions de par le monde. De loin en loin, un soleil froid brûlait nos faces ; un orage silencieux tonnait à nos oreilles ; une pluie sèche tombait sur nos têtes ; un vent sans souffle passait dans nos cheveux. Et les personnages immobiles que nous croisions venaient à notre rencontre autant que nous allions vers eux, tandis que leurs visages figés nous souriaient et que leurs bouches muettes nous saluaient.

Le temps avait coulé quand nous arrivâmes devant un rideau cramoisi, qui tombait de la voûte jusqu'au sol en plis amples et imposants. Après une valse-hésitation, je me décidai à passer derrière.

Avec surprise, je découvris, sur une profondeur égale à la largeur des marches, et fermé par un second rideau identique au premier, un endroit qui tenait lieu à la fois de salon, de salle à manger et de chambre à coucher – et même de cabinet de toilette, car, sur un des côtés, des voilages entouraient un espace réservé aux ablutions et autres affaires personnelles.

Des tentures du même rouge que les rideaux tapissaient les murs, et un firmament semé d'éclats argentés colorait la voûte.

Parmi le mobilier ou les objets : un lit à baldaquin garni d'étoffes écarlates frangées d'or ; deux trônes et un canapé de velours grenat ; deux grandes armoires en acajou dont les battants ouverts laissaient voir des garde-robes luxueuses ; une longue table rectangulaire, couverte d'une nappe en Damas Bordeaux, où était dressé un couvert de prince et dans les plats duquel fumaient des mets variés ; sur le sol, des tapis moelleux couleur carmin, et un échiquier de cinq pas de côté, aux cases de cuir brunes et fauves, sur lesquelles étaient rangées des pièces en ivoire finement ciselées ; pas de lustres, mais un peu partout des chandeliers en vermeil, à deux, trois, quatre, cinq, sept branches, dont les flammes effilées créaient au milieu de tous ces rouges, comme portés à incandescence, une impression féerique d'embrasement.

En revanche, il n'y avait ni pendule, ni horloge, par conséquent aucun moyen de mesurer le temps, pas de miroir ou de glace non plus.

Posé sur un solide chevalet, un grand tableau proposait trois scènes peintes selon des plans successifs intégrées les uns aux autres : la première de ces scènes figurait un vaste et riche salon, faiblement éclairé par un maigre feu, où conversaient des bourgeois et leurs épouses, austèrement vêtus et d'allure très digne. Parmi l'assemblée, on distinguait à l'écart dans

l'ombre mordorée des meubles, un jeune couple tourné vers une peinture, laquelle peinture représentait deux amoureux assis sur un canapé, dans un clair-obscur bleu fauve, main dans la main et les yeux dans les yeux. Enfin, suspendu au-dessus du canapé, que traversait obliquement un rai de soleil jaune pâle entré par la gauche, un miroir renvoyait une image qui pouvait passer pour la projection de leurs pensées secrètes : dans un large lit, au milieu de draps en satin rouge sang éclaboussé de lumière, un homme, le buste droit et les muscles contractés par l'effort, honorait de toute la vigueur de ses reins une femme à la carnation éclatante de blancheur et qui, l'air extatique et les yeux révulsés, défailait de plaisir, les jambes comme écartelées, les bras en croix et la tête charvée sur le bord du lit.

D'évidence, l'œuvre était organisée autour de la scène du lit qui par sa nature et son rendu contrastait violemment avec les deux autres. Ainsi, les effets du relief, obtenu par la combinaison savante des perspectives avec les ombres et les clairs, faisaient que le regard plongeait littéralement vers cet ensemble de couleurs intenses, guère plus grand qu'une carte postale, qui allumait la partie supérieure gauche de la toile.

Mais le plus saisissant en examinant les corps arrimés l'un à l'autre, c'était de constater que la créature qui se donnait avait les traits de la jeune femme et que l'homme entre ses cuisses avait les miens ! Qu'est-ce que cela signifiait ?

Je jetai un œil ahuri vers ma voisine : elle regardait, tout comme moi, et sa figure exprimait l'effarement, avec un sentiment de gêne troublant.

Son comportement me déroutait. Feignait-elle l'étonnement et la pudibonderie ? Était-elle vraiment sincère ? Fallait-il que je lui fasse confiance ? Pour l'heure, prudence toujours.

Ayant recouvert mes esprits, j'allai voir ce que cachait le second rideau. En dépit de l'obscurité qui régnait derrière, j'observai que l'escalier se poursuivait et que nous nous trouvions sur un palier, à l'évidence d'un genre particulier, mais un palier quand même.

« Vous pouvez vous restaurer, profiter de ce qui vous est offert, dormir bien sûr », dit la voix.

La montée avait aiguisé ma faim et asséché ma gorge : j'avais la sensation de ne rien avoir avalé depuis une éternité. Cédant aux besoins irrépressibles de mon corps, je pris place à un bout de la table, imité en cela par la jeune femme.

La crainte de l'empoisonnement ne me quitta pas du repas ; une crainte qui, ainsi qu'elle me rendait attentif à aux réactions de mes entrailles, m'ôta tout plaisir gustatif.

Je retrouvais cette même angoisse dans les yeux de la jeune femme, et je pensai que si elle avait été complice, elle n'aurait pas eu ce regard... Sauf, encore une fois, à jouer double jeu.

À l'issue du dîner, rassasié à défaut d'être rassuré, je me couchai tout habillé sur le canapé, signifiant à la jeune femme que le lit lui revenait. Elle me remercia d'un faible sourire et disparut derrière les tentures du baldaquin.

La lumière baissa en intensité et un demi-jour baigna l'espace ; puis les bougies s'éteignirent comme par enchantement, et la nuit tomba sur la pièce, tandis que par une échappée du premier rideau, je voyais s'opérer la même magie dans l'escalier.

Les ténèbres étaient si absolues que mes yeux restés ouverts étaient ceux d'un aveugle ; et je redoutais que cachée dans les plis de cette obscurité, la jeune femme, ou une quelconque autre personne sortie de je ne sais où, en profitât pour m'ouvrir le ventre ou me trancher la gorge par surprise.

Armé d'un couteau pris sur la table, j'étais à l'écoute du moindre bruit qui eût pu trahir un mouvement d'approche, prêt à vendre chèrement ma peau contre tout ennemi, fût-il invisible. J'étais encore dans l'attente angoissée d'une douleur dans mes intestins, révélatrice d'un empoisonnement.

Les heures passant, la fatigue et les émotions de la journée eurent raison de mes peurs. Après une phase de somnolence traversée de visions alarmantes et entrecoupée de sursauts inquiets, je succombais à un profond sommeil.

Quand je soulevai les paupières, les bougies brûlaient de nouveau. La jeune femme, réveillée et assise au bord du lit, me regardait sagement, les mains posées sur les cuisses.

Un petit-déjeuner était servi. J'allai faire un brin de toilette, puis je m'attablai, rejoint par la jeune femme.

Voyant qu'elle n'avait rien tenté contre moi, je pris le parti de la tenir pour ma compagne d'infortune, conscient néanmoins qu'elle pouvait se comporter de façon à endormir ma méfiance, pour me frapper au moment opportun, celui où je m'y attendrais le moins, sachant que c'est toujours ledit moment qui est le plus cruel.

« Montez ! » ordonna la voix, dès que nous eûmes achevé notre repas.

Nous fîmes comme il était commandé. Nous avançâmes en silence, sans nous presser, puisque nullement invités à le faire ; et j'eus l'impression grandissante et paradoxale – considérant la position qui était la nôtre – de me trouver en sécurité.

À deux reprises, nous eûmes droit à une collation, servie comme la veille sur une marche, au milieu de gros coussins douillets.

Le soir, je ressentis un choc émotionnel à retrouver notre palier. Je dis “notre”, car un examen poussé me le montra en tous points identique à celui que nous avons quitté le matin : c’était le même mobilier, les mêmes objets et la même disposition dans l’espace.

Malgré l’extravagance de l’escalier et du caractère irrationnel de notre situation, je fis honneur à la cuisine, et au contraire du premier repas, j’en appréciai la saveur et la finesse.

Au cours du souper, la jeune femme m’adressa de timides sourires. Alors, je la gratifiais de regards bienveillants, non pas par calcul, mais parce que mes craintes quant à une éventuelle perfidie de sa part se dissipaient. Son attitude s’expliquait sans doute par le fait qu’elle avait à mon égard les interrogations que j’avais moi-même vis-à-vis d’elle.

Après le repas, je repris possession du canapé tandis qu’elle se dirigeait vers le cabinet de toilette.

Comme sa silhouette se détachait derrière les voilages tendus et à demi transparents, je détournai la tête par discrétion ; mais j’entendais des frôlements de linge, des bruits d’eau, des frottements de peau, et la pensée de sa nudité éveillait en moi un appétit de baisers ardents et d’étreintes fiévreuses.

L’obscurité vint. Elle regagna le lit, et pendant qu’invisible elle traversait la pièce à pas feutrés, je l’imaginai simplement habillée par la nuit.

Ah ! cette main, cette damnée main droite...

Les jours d’après furent identiques, et les suivants aussi. J’essayai de retrouver mon passé, appelant les images, m’appuyant pour cela sur un mot, une idée, mais sans résultat. J’en

fus meurtri, et je ne laissai pas de me culpabiliser, jugeant que si j'étais là, c'est que je devais le mériter.

Envisageant la pire des hypothèses, celle où j'aurais été un criminel, je me voyais commettre les forfaits les plus graves, les plus abjects. J'en vins à croire qu'il valait mieux pour moi ne pas connaître la vérité, et je souhaitai que ma mémoire ne revînt pas.

Je développais des réflexions similaires à propos de la jeune femme. Quel acte pouvait-elle avoir perpétré pour se retrouver là ? Était-elle dangereuse pour moi ? Quand je me posais cette question, je ne la situais plus sous l'angle de la complicité avec mes juges, mais sous celui d'un déséquilibre mental. Et si à l'observer, je ne trouvais pas de fondements à mes inquiétudes, je fus malgré tout quelque temps à surveiller sa conduite.

Quant à l'escalier, c'était une énigme. Il ne correspondait en rien à l'idée que je me faisais d'un lieu de détention. D'après ce que ma mémoire conservait de notions, une condamnation impliquait des contraintes de toutes sortes, voire des châtiments corporels ; ce qui, en dehors du fait que nous devions monter, n'était pas le cas au regard de nos conditions de vie.

De quoi me serais-je plaint ? Je vivais tel un seigneur ! Tout m'était servi sur un plateau : la nourriture, le coucher, la garde-robe, et même une femme ! car, après réflexion, selon un point de vue personnel, j'inclinai à penser qu'elle faisait partie du don.

Une de mes interrogations d'alors portait sur l'éclairage, cet éclairage qui fonctionnait sans l'intervention manifeste de l'homme, suivant un cycle proche du cycle naturel, avec alternance de la lumière et des ténèbres. C'était comme si une main invisible allumait les bougies, comme si une haleine

imperceptible les soufflait à heures fixes, dans l'ensemble de l'escalier, l'espace d'une poignée de secondes.

Je pensai à un subterfuge pour expliquer ce phénomène, comme un conduit d'air intégré au corps des bougies qui servirait à éteindre leur flamme, ou une amorce à la base des mèches qu'on aurait fait éclater à distance. Mais, ce qui se concevait pour les lustres – bien que je n'aie jamais pu les inspecter, faute de moyens pour y accéder était démenti par le fait que les chandeliers en étaient dépourvus. Or, personne ne les allumait – je le garantis pour être resté éveillé jusqu'au matin –, sans parler des bougies des lustres pour lesquelles il aurait fallu mobiliser quantité d'individus équipés du matériel adéquat. Et d'ailleurs, ces gens, par où seraient-ils venus ? J'eus beau scruter le plafond, examiner les murs et le sol, je ne suspectai ni ne décelai aucune trappe, aucune porte, aucune ouverture d'aucune sorte par où ils auraient pu arriver. Enfin, jamais je n'ai senti le moindre souffle d'air susceptible de les éteindre. Je dus donc me rendre à l'évidence : les bougies s'allumaient et s'éteignaient d'elles-mêmes.

Par extension se posait le mystère des plats, en particulier ceux des marches. En admettant qu'il existât des passages secrets qui auraient échappé à mes observations, et dont les mécanismes d'ouverture auraient été actionnés de l'extérieur, il aurait fallu qu'ils soient servis bien à l'avance et hors de notre vue, ce qui supposait qu'ils fussent froids à notre arrivée, or, ils étaient chauds.

Je songeai à une plate-forme mobile qui, à notre approche, aurait surgi du sol approvisionné. Mais, comme je m'astreignais à fixer l'horizon pour prévenir une telle opération, il eût fallu que cette opération s'effectue le temps d'un clignement d'yeux, chose inconcevable. De même, l'inspection de l'es-

calier révéla que les marches étaient toutes cimentées entre elles – quant à ceux pour qui le rideau pouvait servir de paravent et permettre une préparation des plats à l’abri des regards, je les invite à lire plus avant la fin de mon analyse concernant le palier. Enfin, il restait la question du petit-déjeuner, car, là encore, comme pour les bougies, je ne surpris jamais personne.

Fallait-il penser que les plats étaient là de toute éternité ? Mais, comment des mets peuvent-ils être toujours prêts à “consommer” ? En dernier ressort, cette solution, apparemment absurde, sinon inacceptable selon les lois de la physique et la logique la plus élémentaire, s’imposait à moi comme étant la seule valable.

Par ailleurs, la présence de la voix semblait attester que nous étions suivis et surveillés. À cet égard, il était possible qu’il y eût de minuscules trous, dissimulés parmi les fresques des murs ou de la voûte, et servant à l’observation discrète de nos faits et gestes. Mais s’il n’y avait rien, d’où venait cette voix ? Qui se cachait derrière ? Logeait-elle seulement dans un corps ?

Il y avait plus troublant encore. Qu’on ait gravi beaucoup ou peu de marches, il arrivait toujours un moment où l’on apercevait le rideau annonçant le palier à l’horizon. Alors, j’étais fondé à estimer que sa présence n’était pas fonction de la distance parcourue, mais du temps passé à monter. Or, ce temps n’était jamais le même. Ce qui impliquait que les responsables de son installation avaient connaissance du trajet que nous allions parcourir, et partant, de l’endroit exact où ils devaient l’établir – là aussi, j’avais pensé à un plateau équipé à l’avance, qu’on aurait fait monter derrière le rideau, rideau lui-même déroulé dès l’annonce par des guetteurs avancés de

notre arrivée prochaine – , mais le palier inspecté avait ruiné cette possibilité, scellé qu’il était aux autres marches.

Par conséquent, cela signifiait qu’on devinait à l’avance ce que nous ferions, ce que nous pensions ; mieux, “on” savait nos pensées avant même que nos cerveaux les aient conçues. Dès lors, l’escalier avait été imaginé, édifié, puis aménagé en fonction.

C’était, compte tenu des mystères décrits plus haut, l’explication la plus probante. Pourtant, comment l’accepter, sans consentir à exclure toute idée de liberté dans l’accomplissement des actes de notre vie ? Et comment comprendre qu’on ait pu ériger l’escalier dans le temps qui séparait la sentence de son exécution ? Fallait-il qu’“on” sût de tout temps que la jeune femme et moi commettrions un crime, le même crime, réclamant un châtiment partagé ? Enfin, comment concevoir que l’escalier ait pu être construit pour nous seuls ? Ce crime était-il à ce point épouvantable qu’il méritait une punition exemplaire, aussi bien dans son déroulement que par les moyens mis en œuvre ?

Rapidement, monter devint non seulement une obligation, mais une évidence, un fait naturel, comme peut l’être le sommeil. Au demeurant, la voix, qui tous les matins nous enjoignait de reprendre notre ascension, cessa de se manifester, sans que je puisse me souvenir à quel moment cela arriva. L’étonnant, c’est que jamais l’idée de désobéir ne m’effleura l’esprit à l’époque, et pas un seul instant je pensai à faire marche arrière, si bien que je suis incapable de dire ce qu’il serait advenu en pareils cas.

Je m’habituai aux mystères de l’escalier, pour ainsi dire, ils n’existaient plus. Incapacité de ma part à saisir le sens de ma

situation, à appréhender la nature de l'escalier ? Toujours est-il que je cessai de m'interroger à son sujet ; s'il m'étonnait encore, c'était par sa beauté et par sa taille.

La jeune femme marchait maintenant à mes côtés. J'osai après quelque temps prendre sa main : elle ne la retira pas ; et chaque fois que je recommençais, je sentais à la pression de ses doigts que je ne lui étais pas indifférent.

Au cours des repas, pris en silence, comme je la considérais avec intérêt, il arrivait qu'elle eût l'air troublé ou qu'elle partît d'un petit rire nerveux, attitude de jeune ingénue que démentaient ses prunelles malicieuses.

Je ne détournais plus la tête quand elle se rendait dans le cabinet de toilette, mais j'observais avec convoitise sa silhouette qui se déplaçait en ombre chinoise derrière les voilages immaculés. Elle devait se douter que je la suivais des yeux, car il lui arrivait de prendre des attitudes lascives, provocantes, sinon scabreuses, toujours de profil et au plus près des voilages, dans le but évident de me faire profiter du mieux possible de ses charmes féminins : ainsi avançait-elle le bassin en creusant son ventre, cambrait-elle les reins en s'inclinant vers l'avant, ou sortait-elle sa poitrine tout en rejetant la tête en arrière, tandis que ses mains passaient furtivement en des effleurements délicats et sensuels sur les parties charnues et intimes de sa personne. Et je pressentais qu'elle faisait en sorte de paraître agir sans préméditation, mais sous le coup d'une envie soudaine, d'une vibration de nerfs, d'une bouffée de désir. De fait, ses poses venaient toujours dans le cours d'une action, ponctuaient un geste ou terminaient un mouvement.

Et mon désir à moi, émoussillé, encouragé, enflait encore à la vue de la scène brûlante du tableau, placé – était-ce vraiment un hasard ? – dans l'axe du cabinet.

Cette scène qui, au-delà de l'évidente finalité recherchée par son auteur, représentait plus qu'une incitation à un rapprochement de nos deux corps : elle traduisait une fatalité. De fait, transcendant la notion d'attirance née d'une conformité de goûts ou de caractères, un homme et une femme engagés dans un long face à face – comme nous l'étions –, ne sont-ils pas amenés à s'accoupler, aiguillonnés, commandés qu'ils sont par leurs instincts ?

Ce n'est qu'une fois la nuit venue qu'elle sortait de derrière les voilages, nue, comme à l'accoutumée. Elle passait lentement près du canapé, comme dans l'attente d'un rapt d'amour, en laissant dans son sillage un parfum enivrant de jasmin, dont je conservais l'empreinte odorante jusque dans mon sommeil.

Ces audaces, pour la raison qu'elles n'avaient pas de prolongement le reste du temps, tisonnaient en moi le feu du désir de la posséder. Mais, je ne parvenais pas à me décider. Ce n'était pas tant l'embarras d'être vu par quelque observateur dissimulé, notant tel un greffier scrupuleux nos moindres faits et gestes – cette crainte s'étant évanouie depuis que la voix s'était tue –, mais parce que je ne savais pas comment m'y prendre. Avais-je déjà goûté au plaisir de la chair ? Peut-être, mais j'avais oublié ! Vous devez penser qu'on ne peut oublier une telle chose : davantage que le cerveau, les mains, la bouche, le sexe, la peau ont la mémoire des caresses données et reçues. Chez moi, rien ! Et cette déficience me paralysait : j'étais comme un jeune homme avant sa première expérience.

Or, mon attitude exaspérait la passion de la jeune femme et mettait sa patience à l'épreuve : je le lisais dans ses yeux, l'éprouvais aux manières brusques, nerveuses qu'elle avait à mon égard.

Un soir, alors que j'avais enfin résolu d'agir, comme si nos pensées s'étaient frôlées, elle alla droit vers le canapé au sortir du cabinet de toilette, et, sans un mot, elle s'allongea contre mon flanc, brûlante, offerte.

Cette nuit-là, dans le grand lit, au milieu de draps en satin, rouges comme ceux du tableau, il advint ce qui devait advenir, nous fûmes l'un à l'autre.

Au matin, je décidai de l'appeler Céleste. Mais elle n'en sut jamais rien, comme je ne devais jamais savoir son véritable prénom, si elle en avait un, et comme je ne devais jamais connaître celui qu'elle me prêta sans doute. Si Céleste comprenait comme moi la voix – je dis cela parce qu'elle manifestait tous les signes de quelqu'un qui comprend –, nous fûmes toujours incapables de communiquer entre nous par la parole.

Ici, il me faut expliquer cette impossibilité, du moins tenter de le faire, tant l'irrationnel règne en cet univers. Dès les premiers jours, nous nommâmes spontanément chacun à notre tour les objets de notre environnement, à charge pour nous d'en faire une traduction dans notre langue respective.

J'attendais de cette méthode empirique qu'elle nous permette d'apprendre le langage de l'autre. Or, le jour suivant, il fallait tout reprendre à zéro. J'insiste, tout était à refaire et non oublier ! car, en l'espèce, il semblait bien que nos mémoires fussent hors de cause. En fait, Céleste ne s'exprimait plus dans la langue de la veille, et sans doute devait-il en être de même pour moi, bien que j'avais le sentiment – que dis-je, la certitude, sinon j'aurais été fou ! – de parler toujours le même idiome.

Je ne m'avouai pas vaincu. Comme il y avait des feuilles et une plume sur un petit secrétaire, j'entrepris de coucher par

écrit ce que j'avais eu l'ambition de faire par oral, et j'invitai Céleste à en faire autant.

Au matin, par extraordinaire, ni Céleste ni moi ne reconnaissons ce que nous avons lu la veille au soir ; les mots tracés sur le papier par l'un à l'intention de l'autre étaient autant de signes mystérieux que nous découvriions pour la première fois : nous étions condamnés à ne jamais pouvoir nous comprendre.

Cet échec ne modifia pas notre relation. Pour les nécessités de la vie quotidienne, nous mêmes au point un langage rudimentaire de gestes. Et quand nous ne communiquons pas avec les mains, nos yeux parlaient pour nos bouches.

Cependant, au sens littéral du terme, je ne restais pas muet. Je parlais par réflexe autant que par besoin : j'exprimais mes pensées du moment, j'accompagnais mes gestes de la vie de tous les jours de tel ou tel commentaire, j'agissais comme si Céleste avait pu me comprendre et me répondre ; Céleste qui avait un comportement identique au mien.

Le temps passa. La vie s'écoulait insouciant et uniforme. On montait de conserve, main dans la main, d'un pas tranquille, l'esprit léger. La pente était si douce qu'on n'avait guère la sensation de s'élever. Quand l'envie nous prenait, on s'asseyait à l'ombre des fresques, et on restait un moment à rêvasser devant les fresques, à s'embrasser aussi.

Le soir, revêtus de nos plus beaux habits, queue de pie pour moi, robe longue pour céleste, nous dînions comme des seigneurs, goûtant toutes sortes de mets, des plus rares au plus copieux, buvant les meilleurs vins, terminant toujours par du champagne.

Ensuite, on s'asseyait chacun sur un trône pour une partie d'échecs. Pour déplacer les pièces du grand échiquier, on s'aidait d'un long manche muni d'une spatule prévu à cet usage. On se mesurait du regard en silence, chaque déplacement, chaque prise de pièce étant comme le préambule d'une autre joute, amoureuse celle-là. Et il est un fait que les parties allaient rarement à leur terme. N'y tenant plus de désir, on se jetait l'un vers l'autre dans un même élan, et il était fréquent que cet enthousiasme, une fois abouti, nous laissât étendus sur les tapis, loin du confort du lit.

Céleste avait, en amour, un comportement qui tranchait avec sa passivité, sa nonchalance coutumière. Elle abandonnait alors l'image sage qu'elle croyait devoir montrer pour devenir ce qu'elle était vraiment, un être dominé par une sensualité sauvage et insatiable : arrivée au terme de corps à corps effrénés, où nous prenions le dessus chacun à notre tour, et où son bassin s'agitait selon un rythme frénétique, une vigueur toute masculine, elle avait des débordements de jouissance convulsive, de violentes fièvres de plaisir, des déchaînements d'instinct animal au cours desquels, les lèvres retroussées – montrant les dents –, ses baisers se changeaient en morsures, ses caresses en coups de griffes. Aussi me laissait-elle au bout de la nuit, le corps pantelant, meurtri, et l'esprit stupéfié devant une telle débauche d'énergie, une telle rage à atteindre les joies de la chair. Cela évoquait furieusement ces accouplements du monde des insectes où la femelle se jette sur son vis-à-vis et le dévore une fois satisfaite... Somme toute, j'aimais nos étreintes amoureuses, passionnément.

Le plaisir, le plaisir sous toutes ses formes, le plaisir qui met en émoi tous les sens, avec une prédilection pour celui que procure l'amour physique, le plaisir donc mobilisait l'essentiel

de mes pensées, occupait la plupart de mon temps : je vivais pour et par le plaisir, j'attendais tout de lui... et Céleste plus encore, je crois.

Ah ! cette main, cette main qui tremble... Il me faut faire vite, aller à l'essentiel.

Or, un soir, alors que je m'asseyais sur mon trône à l'issu du dîner, je m'aperçus qu'il manquait une pièce au jeu d'échecs : il s'agissait d'un fou des noirs, ceux avec lesquels je jouais. Je le cherchai des yeux dans la pièce : je ne le vis pas. Mes soupçons se portèrent naturellement sur Céleste, pensant qu'elle avait profité d'un moment où je tournais le dos pour l'escamoter et le cacher. Je souris même à cette perspective. Mais comme je lui signifiai par gestes de remettre la pièce en place, elle me fit comprendre qu'elle n'était pour rien dans sa disparition. J'insistai. Elle nia. Je finis par la croire. Par précaution, je fouillai dans les meubles, sous le lit, et jusque dans le "cabinet de toilette" : je ne le trouvai pas.

Alors, d'un seul coup me revint la réalité de l'escalier, et toutes mes interrogations du début affluèrent à mon esprit. Néanmoins, sans doute était-ce dû à la vie facile et finalement heureuse qui était la nôtre, je ne voyais pas d'autres explications qu'un oubli ou qu'une erreur.

« Demain, estimai-je, le fou aura retrouvé sa place sur l'échiquier, et tout sera rentré dans l'ordre ». Je repris le jeu où nous l'avions laissé la veille, comme si de rien n'était. Mais je jouai mal, sans réelle conviction, et la partie tourna court.

Au matin, je me réveillai fébrile. Cette fébrilité ne me quitta pas de tout le jour ; elle fit – avec l'impatience grandissante qui était la mienne de rejoindre le palier pour savoir si le jeu

était au complet – que je gravis les marches à grandes enjambées, omettant de faire un seul arrêt, sans tenir compte de Céleste, qui me suivait d’un air de vive contrariété.

Le soir, sitôt franchi le rideau du palier, je me précipitai vers l’échiquier : le fou manquait toujours ! J’étais troublé, et déçu, mais d’une certaine façon, j’étais aussi rassuré, car si les choses devaient rester en l’état, c’était un moindre mal : pour suppléer l’absence du fou, il me suffisait d’emporter celui des deux qui restait, et de compléter le jeu au prochain palier. En procédant de la sorte chaque fois que nécessaire, le problème serait réglé.

Mais le lendemain, ma poitrine se vida d’un coup à la vue de l’échiquier, car ce n’était plus un fou qui avait disparu, mais deux, et les deux miens !

J’entrai dans une fureur sans nom : hurlant de rage, je dispersai le restant des pièces à travers l’espace, manquant blesser Céleste, qui devant l’orage s’était réfugiée sous la table.

Le doute n’était plus permis : deux pièces en moins, ce n’était pas plus un oubli qu’une erreur, c’était intentionnel ! Et ce qui me mettait hors de moi, ce n’était pas tant l’événement dans ce qu’il avait d’exceptionnel, avec tout ce qu’il sous-entendait comme changements radicaux et comme perception nouvelle de l’escalier, mais la conséquence immédiate et première qui en découlait : je ne pourrais plus jouer normalement ni à armes égales avec Céleste, sauf à envisager de nous passer des fous.

Puis, je me calmai et je réfléchis : « Qu’allait-il se passer le lendemain, et le jour d’après, et le suivant ? Manquerait-il un cavalier cette fois ? Puis une reine, puis un roi ? Le jeu dans son entier allait-il disparaître ? »

J'avancaï dans ma réflexion : « Peut-être que d'autres objets allaient disparaître ? Peut-être que cela s'était déjà produit ? »

Alors, je fis de grands efforts afin de me remémorer le palier dans son intégrité d'origine, pour, par comparaison avec ce que j'avais sous les yeux, juger de ce qui avait disparu et de ce qui était demeuré en l'état. Mais l'espace où nous vivions recelait tant de choses, qu'en dehors des meubles ou des objets usuels, je n'eus aucune certitude quant à d'éventuelles disparitions.

Mais si je ne pouvais me souvenir pour avant, je pouvais faire en sorte de savoir à compter de ce jour : il me suffisait de coucher sur papier la liste complète de tout ce qui se trouvait sur le palier, et la comparer le lendemain soir au contenu du nouveau palier.

J'avais péché par optimisme et mésestimé l'ampleur de la tâche : quand les bougies commencèrent à faiblir, j'étais loin d'avoir fini ; et Céleste ne m'était d'aucun secours, puisque j'étais aussi inapte à décrypter son écriture qu'à comprendre le sens des mots qu'elle formulait. De fait, dans l'hypothèse où chacun aurait dressé une partie de l'inventaire, nous n'aurions pu confronter nos observations respectives, apprendre ou faire connaître une transformation, constater un statu quo.

Je ne renonçai pas. Au matin, je restai sur place pour achever la liste – il est à noter qu'aucune voix ne nous commanda de monter. Quand ce fut fait, et après que j'eus englouti mon petit-déjeuner – dans ma hâte et mon obstination à terminer mon projet, j'avais négligé de me nourrir –, nous nous remîmes en route, moi devant, suivi de Céleste qui, à voir son expression, ne comprenait pas mon attitude ni ce qui se passait.

Le soir, je m’aperçus qu’il était aussi long et fastidieux de vérifier la liste que de l’écrire. Pendant que j’opérais, Céleste m’observait avec un air de reine déchuée, rencognée dans le fond de son trône.

Lorsque l’obscurité tomba, j’avais encore notre “cabinet de toilette” à voir. Toutefois, à ce stade de mon contrôle, tout était en ordre. Je me couchai sans me dévêtir, en prenant soin de glisser la liste au fond de ma poche.

Comme au premier soir – et c’était la manifestation d’un cerveau enfiévré, d’un manque criant de lucidité quant au caractère et au fonctionnement réel de l’escalier –, j’imaginai des êtres maléfiques se glissant dans le noir pour me surprendre ; et je pensais en gardant les feuilles sur moi qu’ils ne pourraient pas me les dérober sans se découvrir.

Je ne fermai pas l’œil de la nuit. Une fois les bougies rallumées, je repris et achevai mon travail sur le constat suivant : le palier était exactement conforme au détail qui en était porté sur mes feuilles.

Les jours suivants n’apportèrent pas de changements. Mais j’avais un sommeil difficile. Ayant l’appréhension d’une nouvelle disparition, j’étais dans un état de tension extrême ; par mesure de précaution supplémentaire, et dans l’éventualité où d’une façon ou d’une autre j’aurais été privé de la liste, j’avais décidé de l’apprendre par cœur, et je passai mon temps à me la réciter, de sorte que les mots tombaient de ma bouche de façon automatique, calqués sur le rythme de mes pas.

À l’issue d’une étape, fatigué et à bout de nerfs, je renonçai à procéder à l’inventaire du palier. J’étais assis à la grande table, lorsqu’une pensée fusa dans mon esprit : « Et si les dimensions du palier n’étaient plus les mêmes ? »

Je me mis à arpenter la pièce de long en large, comptant et recomptant mes pas, pour à mon désespoir constater cette terrible réalité : le palier ne faisait plus que trente-trois pas de large, soit deux de moins qu'au début de la montée ! J'écartai le rideau qui nous séparait de l'escalier en aval, et je procédai à un nouvel étalonnage : même résultat. Je me précipitai en amont : idem.

Je retournai sur le palier. Dans mon désarroi, mon regard échoua sur le tableau. Autre choc ! Du feu au premier plan, il ne restait qu'un tas de braises rougeoyantes, tandis que les personnages du salon étaient des ombres aux traits indistincts isolées dans la pénombre ; au second plan, les doigts des amoureux s'étaient disjointes, alors que le rayon de soleil frappait à plein le miroir au-dessus d'eux, si bien que la lumière qui baignait le lit de la scène amoureuse avait encore gagné en intensité. Mais ce phénomène ne s'accompagnait aucunement d'une augmentation du plaisir chez l'homme et la femme ; au contraire, leurs visages lisses de tous sentiments n'exprimaient ni jouissance, ni insatisfaction, ni même ennui ; par le fait, leur accouplement dénué de la moindre chaleur avait quelque chose de froidement mécanique.

J'étais effondré : deux pièces avaient été enlevées, mais encore l'espace s'était réduit – par voie de conséquence les distances entre les meubles avaient diminué –, et le tableau avait évolué dans sa composition sans que je m'en rende compte le moins du monde.

D'évidence, la liste ne me suffisait plus. Je devais songer à surveiller les dimensions du palier, et non seulement procéder au recensement des objets ou des meubles, mais, considérant ce qui était arrivé au tableau, redouter leur possible muta-

tion dans l'ordre de la taille comme dans celui de l'aspect extérieur.

La largeur d'un pas est chose variable, insuffisamment précise, car en dépit de l'application qu'on peut mettre à la maintenir, elle diffère d'un pas à l'autre, ne serait-ce que de quelques centimètres. Je choisis donc le pied, le mien, comme nouveau maître étalon. Le palier ainsi mesuré comptait cent douze pieds de long pour quatre-vingt-sept de large.

Le second volet des nouvelles obligations que je m'imposais était d'une tout autre ampleur ; et, après réflexion, je dus convenir qu'il était irréalisable de pouvoir y répondre avec la rigueur voulue. Pour bien faire, c'est-à-dire disposer de tous les éléments de comparaison, il aurait fallu que j'emporte l'ensemble de ce qui se trouvait sur le palier, chose réellement infaisable.

Afin de contourner ce problème, j'envisageai dans un premier temps d'utiliser les feuilles à ma disposition, pour dessiner les objets et les meubles du palier. Comme je montrais moi-même peu d'aptitude en dessin, je sollicitai l'assistance de Céleste, qui paraissait avoir saisi la situation. C'était un pis-aller. En dépit du talent qu'elle manifesta, Céleste ne pouvait pas restituer fidèlement les objets en volume, ni la texture et les nuances de couleurs, en particulier celles du tableau... Et alors que la lumière commençait à décliner, tandis qu'elle travaillait encore sur son premier modèle, je réalisai que c'était une pure folie : il aurait fallu des mois, des années, voire toute une vie pour venir à bout de ce travail colossal.

Du palier, je résolus de prendre un échantillon avec l'espoir comme pour la liste qu'il ne nous fût pas enlevé. Pour le reste, je devais renoncer à dresser un état des lieux au jour le jour :

seule la durée, en m'appuyant sur ma mémoire, me permettrait de savoir.

Au matin, je pris quelques objets usuels avec moi, et j'invitai Céleste à en faire autant, ce qu'elle fit sans protester, d'un air résigné. Par contre, quand je lui signifiai mon intention d'emporter le tableau, elle refusa de m'épauler. Je le pris donc seul sur mon dos, en dépit de son poids et de sa taille, quatre pieds de haut sur cinq de large.

Si j'avais eu quelque espoir de voir la situation se stabiliser, il fut rapidement ruiné. Régulièrement, un objet disparaissait ; le vernis des meubles s'écaillait et tombait ; le bois se fendait et se vermoulait ; les dorures de la ferronnerie s'effaçaient ; les chandeliers en vermeil se dédoraient ; la vaisselle d'argent s'oxydait ; l'ivoire du jeu d'échecs brunissait ; les fauteuils, les tapis, les rideaux se décoloraient : en bref, chaque chose, chaque partie de notre espace de vie se détérioraient, se dégradait, se gâtaient.

Dans le même temps, les murs se rapprochaient et le plafond descendait ; le palier, la foulée des marches raccourcissaient ; le marbre s'usait ; les lustres s'espaçaient et voyaient s'éclaircir leur chevelure de cristal tandis que leurs flammes pâlissaient : l'escalier dans son ensemble se resserrait.

Au début, il m'avait fallu l'aide des objets emportés pour apprécier les modifications en cours, car ces modifications étaient infimes, certains jours inexistantes ; et seule une observation quotidienne et minutieuse, basée sur l'établissement d'une comparaison entre mes "objets" et ceux des paliers successivement visités, avait pu confirmer l'intuition que j'avais eue. Ensuite, les changements ayant été chaque jour plus évidents, j'avais étendu sans plus de difficultés mon examen au

contenu du palier tout entier, bien qu'il m'arrivât de m'illusionner, de croire que tout était normal.

L'autre constat, c'était que mes "objets", par conséquent la liste, étaient épargnés par ces phénomènes : ils ne disparaissaient ni ne changeaient. Le réconfort était mince, car je ne pouvais, comme l'escargot sa "maison", charger sur mon dos le contenu du palier tout entier : épuisé, courbaturé, meurtri aux épaules, j'avais déjà renoncé avec le tableau, après seulement trois jours de transport.

Ce constat éclairait d'un jour nouveau ce qui se déroulait sous mes yeux dessillés. Même si je le vivais ainsi, l'escalier ne connaissait pas de mutations au sens propre ; en réalité, il avait certainement été construit dès l'origine tel qu'il se dévoilait à nous pendant l'ascension : il évoluait par degré, et, de fait, chaque palier était différent.

Nous avons été les dupes de cette évolution. bercés d'illusions, aveuglés par notre confort matériel, trompés par les délices que prodiguait l'escalier, nous n'avons rien vu, rien soupçonné.

J'avais cru au bonheur paisible, et j'avais fini par oublier l'essentiel, c'est-à-dire le procès et notre condition de détenu, car nous étions bel et bien enfermés, et l'escalier était notre prison !

J'entrevois le martyr qui nous était réservé, je comprenais quelle était la finalité de toutes les douceurs que recelait l'escalier : elles devaient servir à nourrir notre nostalgie, notre mélancolie, notre souffrance psychologique.

Et j'étais condamné à devenir le comptable scrupuleux et effaré d'une déchéance, la nôtre, la mienne, à travers la dégradation de notre espace de vie, le lent déclin de l'escalier. Tel

était le prix à payer pour une faute, un crime dont j'ignorais tout !

C'est alors que je déterminai d'arrêter notre marche en avant et de faire demi-tour. En revenant sur nos pas – comme je le pensais –, nous retrouverions les splendeurs passées de l'escalier, et, avec elles, notre tranquillité d'âme, notre insouciance.

Cette idée marquait une révolution de mon système de pensée. Jusqu'alors, conditionné par la voix, je n'imaginai pas qu'il fût possible de faire autrement que de gravir l'escalier ; en dehors de toutes contraintes, il semblait qu'il fût dans l'ordre des choses que nous montions toujours, et non pas que nous descendions, même de façon provisoire.

C'était si vrai que, lorsque Céleste me vit rebrousser chemin, elle manifesta son incompréhension, puis son refus par des mouvements de bras qui m'invitaient à renoncer à mon projet.

Comme d'habitude, sa peur de rester seule supplantant celle de l'inconnu, elle finit par m'emboîter le pas.

Dès les premiers mètres, je m'étais attendu à une manifestation de la voix, ou, du moins, à ce qu'il se passe quelque chose, mais rien.

Je remarquai que l'escalier disparaissait dans l'ombre, loin en contrebas. Pour m'être retourné souvent au début de l'ascension, je savais que le phénomène n'existait pas depuis la naissance de l'escalier ; mais, je ne pouvais dire s'il était récent ou ancien, dans la mesure où, passé la période des premières interrogations, je n'avais jamais plus regardé en arrière.

À mesure que nous nous rapprochions, je vis qu'il ne s'agissait pas d'obscurité, ni de fumée, mais plutôt d'une sorte

de brouillard, sauf qu'au lieu d'être blanc, celui-là était noir. Il avait ceci de remarquable que sa frontière était nette, de sorte qu'on s'y noyait tout entier dès l'abord.

J'entrai dans ce brouillard. Je progressais à tâtons, autant par une absence totale de visibilité que par crainte de quelque mauvaise surprise. Ce fut mon salut : je n'avais pas descendu cinq marches que mon pied ne rencontra plus que le vide. Pensant que la dernière marche pût être plus haute que les autres – il n'y avait pas de raison pour qu'il en fût ainsi, mais je voulais le croire –, j'avançai ma jambe le plus loin possible : nul obstacle à sa rencontre. Je pris une cuillère dans ma poche et la laissai tomber à mes pieds : aucun bruit de heurt en retour. Je recommençai, l'oreille penchée au-dessus du vide : rien, absolument rien ! Le cœur cognant, je lançai une fourchette sur la droite, puis sur la gauche : cette fois-ci, la pierre répondit. Je jetai de nouveau un couteau loin devant moi, mais là, pas le moindre bruit ! Si les murs existaient encore, les marches s'étaient quant à elles proprement évanouies ! À la place, il ne restait qu'un immense gouffre, et la paroi qui en constituait la limite était taillée à pic.

Je ne comprenais pas : s'il s'était produit un effondrement d'un seul bloc de l'escalier, non seulement il aurait dû en résulter un fracas épouvantable, mais il semblait manifeste que la cassure aurait dû être irrégulière ; au lieu de quoi, je n'avais rien entendu, et la coupure était franche.

Impossible de s'en retourner. Je pressentais l'irréversibilité de cette cruelle réalité, j'en éprouvais avec effroi la conséquence : jamais nous ne pourrions retrouver l'escalier et le palier tels qu'ils étaient à l'origine ; et cette idée qui à aucun moment ne m'avait effleuré l'esprit ne cessa plus de me hanter.

Nous rejoignîmes le palier tête basse. Après un temps d'accablement, je pris une nouvelle décision : si nous ne pouvions faire demi-tour, au moins nous arrêterions de monter, nous resterions sur place.

Perturbé, fiévreux, je ne m'étais pas posé le problème de la nourriture ; or, le lendemain, je dus bien constater qu'aucun aliment ne nous avait été donné à la faveur de la nuit. Nous eûmes beau attendre un jour entier, ce fut sans résultat.

Tout arrêt prolongé nous était défendu, la faim nous contraignant à aller de l'avant ; la faim, mais aussi le gouffre derrière nous, car dans le cours de la montée, je vérifiai avec effarement que le brouillard noir et le vide progressaient simultanément, dans le plus grand silence toujours.

Malgré d'éventuels risques, je résolus de découvrir le comment de cette progression. Je m'assis à un pas de l'abîme, les paumes appuyées sur le sol, tous les sens en éveil.

Les minutes s'écoulaient. Restée en retrait, Céleste émettait par intermittence des gémissements angoissés. Soudain, je sentis le bord franc de la paroi au bout du majeur de ma main gauche. Un temps après, il atteignait la deuxième phalange. Un moment encore et il passait sous la dernière phalange ! C'était cela ! le vide gagnait sur la pierre millimètre par millimètre, et ce, sur toute la largeur de l'escalier, comme je le vérifiais dans la foulée. Ici, pas question d'érosion ou d'effritement sous l'action de forces bien identifiées, mais une disparition pure et simple de la matière, sans la moindre explication rationnelle.

Même si j'avais pu voir, je n'aurais pu suivre la progression du vide sur la pierre : c'était comme pour l'ombre d'un style se déplaçant sur un cadran solaire, une progression imperceptible à l'œil nu, quoique bien réelle.

Puis, je vis que l'escalier s'infléchissait sur la droite. Il fallait pour apprécier sa courbe reporter au plus loin son regard, comme quand on traque la rotondité de la terre aux limites de l'océan du haut de la falaise, ou aux confins de la plaine du sommet de la montagne. Mais, la suite devait montrer qu'à la différence de la ligne d'horizon, constante et égale à elle-même, le mouvement décrit s'accroissait de plus en plus, ce qui avait pour corollaire la réduction progressive de notre champ de vision.

Je n'étais pas au bout de mes découvertes. Je m'aperçus que les marches étaient usées en leur centre et sur le bord, comme si elles avaient vu passer une multitude de personnes avant nous. Sauf à supposer que nous étions les derniers condamnés à l'escalier, je ne saisissais pas comment d'autres avaient pu gravir ces marches, comme nous les gravissions, alors même qu'elles disparaissaient une fois franchies !

Néanmoins, une vague d'espoir m'envahit : il existait une chance que nous ne soyons pas seuls. D'autres nous précédaient peut-être ; et c'était pour moi la promesse d'un réconfort, d'un baume sur notre détresse, d'un partage de notre peine. Durant le reste de la journée, je montai l'escalier à marche forcée, scrutant au loin l'apparition d'une silhouette, la manifestation d'une présence humaine... qui ne se concrétisa jamais.

Le soir, suivi de Céleste haletante qui me suppliait du regard d'arrêter cette course folle, je franchis le palier et poursuivis dans le noir, appelant de toutes mes forces, escomptant une réponse, espérant toujours rejoindre un palier occupé par d'autres prisonniers... Mais aucune voix ne résonna dans la nuit devant nous.

Dorénavant, lors de la montée, pendant les haltes, le soir, au réveil, à chaque instant, je traquais le détail qui eût pu indiquer qu'un changement s'était produit. Je comptais et recomptais le palier de long en large, sous l'œil torve de Céleste, prostrée au bas du lit ; Céleste qui avait retrouvé son air apeuré des premiers temps, et qui à nouveau se tenait derrière moi quand nous avançons.

Cette montée était comparable à une descente aux enfers. Plus de colère en moi comme avant, mais une angoisse sourde, le sentiment prégnant de l'impuissance.

Le temps confirma que l'escalier se modifiait par degré. Après une phase de changement, notre environnement se reconstituait sous une forme bien définie ; et, après une courte phase de stabilisation, le processus de dégradation reprenait.

Par-delà le côté tragique de notre situation, c'était prodigieux de voir par étapes successives – associant modifications des formes, de la taille et de l'apparence – une vaisselle de château devenir un service de petit-bourgeois, un mobilier Grand Siècle, un vulgaire ensemble de meubles en préfabriqué, ou des chandeliers en vermeil, de simples bougeoirs en étain. Peu à peu, tout en se vidant de son contenu, car ce qui valait pour la qualité valait pour la quantité, et outre les objets, certains meubles disparaissaient à chaque reprise du processus, le palier changeait de nature.

Dans l'escalier, aux belles fresques distrayantes et apaisantes du début, succédèrent d'horribles tableaux qui me donnaient des cauchemars : au long des murs, ce ne furent plus que des paysages de désolation et des décors sordides ; qu'arbres défeuillés dans le vent, déserts de pierres, rues défoncées et maisons dévastées ; partout des viols et des meurtres, des scènes de guerres et de famines, des suppliciés et des

pestiférés ; partout des cadavres au fil de l'eau, des corps livrés aux bêtes et des charniers en putréfaction ; partout des agonies affreuses et des visages torturés ; partout, endeuillés et abandonnés, des épouses et des mères, des époux et des pères, des frères et des sœurs, des fils et des filles versant des larmes de sang qui coulaient le long des murs et formaient sur les marches des flaques qui jamais ne devaient sécher. Et tous, les vivants comme les trépassés, les bourreaux comme les victimes tournaient vers nous des yeux hagards et suppliants de condamnés. Je baissais la tête tant le spectacle de ces horreurs et le poids de ces regards étaient insoutenables. Et quand je levais les yeux au plafond, plus d'oiseaux, plus de nuées multicolores, plus de trajectoires lumineuses, plus d'étoiles brillant dans la profondeur d'un ciel recréé, mais la nuit seule, une nuit noire, continue, insondable.

Le tableau du palier avait poursuivi conjointement sa transformation, mais sans modification de ses dimensions. Après avoir progressivement disparu dans l'ombre, les scènes des deux premiers plans avaient été remplacées par la seule scène amoureuse qui, par conséquent, couvrait dans sa dernière phase la totalité de la toile. Le drap rouge du lit s'était teinté de violet avant de devenir noir comme du sang séché. Mais le plus frappant, ce fut le changement affectant le couple. L'homme et la femme – ou devrais-je dire Céleste et moi, puisqu'ils conservaient nos traits – étaient encore attachés l'un à l'autre, mais l'attraction physique, la passion sauvage qui les rapprochaient au commencement s'étaient muées en une sorte de répulsion réciproque : un rictus d'aversion horrifié déformait leurs traits, cependant que la tentative désespérée qu'ils faisaient pour se séparer restait vaine. Ainsi, on avait la vision de deux bassins collés l'un à l'autre, quand le reste des

corps, bustes et bras, obéissant à je ne sais quelle injonction de l'esprit, exprimant je ne sais quel état d'âme, trahissait en un mouvement opposé, un violent effort pour mettre fin à cette union charnelle.

Si opaque que fut pour moi ce retournement de sentiments dans son expression exacerbée, quand j'étais au lit avec Céleste, la vue du tableau suffisait à me glacer le sang. J'avais beau tirer les tentures du baldaquin, la scène revenait en permanence devant mes yeux, s'imprimait dans mon esprit, diffusant dans mon cœur, dans mes veines, dans mes membres frissonnants, le venin de la répugnance pour les gestes de l'amour... Je ne pus rapidement plus toucher Céleste. Puis, n'acceptant plus la proximité de son corps, ni même son odeur, je retournai endurer mes nuits sur le canapé.

L'épreuve m'éloignait de Céleste. Ses airs d'animal délaissé m'insupportaient, comme son obstination à me remettre dans son lit par une servilité de chaque instant, des minauderies et des poses que je jugeais aussi ridicules que déplacées.

Mais ce qui m'exaspérait, c'était notre incapacité à communiquer, incapacité dont la responsabilité à mes yeux lui incombait au premier chef.

Dans mon malheur, je pensais qu'elle mettait de la mauvaise volonté à me comprendre, ou bien, qu'elle était idiote au dernier degré. Ou bien, en proie à une sorte de lucidité terrifiante, à moins que cela ne fût la traduction d'un délire subit – je sais que je ne devrais pas dire cela –, je la soupçonnais de transformer à dessein son vocabulaire, d'inventer chaque jour un nouveau langage. Ma défiance revenait alors vivement : sans aucun doute, elle faisait partie d'un plan d'en-

semble dont le but suprême était de me faire perdre le sens commun !

Les sons qui sortaient de sa bouche ne charmaient plus guère mon oreille : ils avaient, selon mon humeur, les accents de la bêtise ou ceux de l'imposture.

J'étais odieux avec elle : j'allais d'un pas précipité pour la contraindre à un effort supplémentaire : je gardais un silence opiniâtre, me gardant de communiquer par signes ; je n'avais pas un regard d'indulgence, pas un geste d'apaisement ; au contraire, je me montrais impatient et irascible, parfois même, les nerfs à vif, je la rudoyais ; je cherchais encore à la mettre à la faute pour la démasquer, révéler sa perversité. Et, plus j'agissais de la sorte, plus elle manifestait une humble soumission à mon égard, ce qui ne faisait qu'accroître ma fureur, et mon dépit... En désespoir de cause, je pris le parti de l'ignorer.

Je me posai toutes sortes de questions qui ne m'étaient pas venues initialement à l'esprit.

Je me demandai si je ne rêvais pas. Car le rêve pouvait expliquer la situation extraordinaire qui était la mienne : alors, l'incompréhensible devenait concevable. Cependant, comment discerner le rêve de la réalité ? Dans le rêve, la volonté est en sommeil, l'homme est dans l'incapacité d'agir sur les événements, il est entraîné malgré lui dans un enchaînement de faits aussi étranges qu'implacables. D'un autre côté, si ce que je vivais s'inscrivait dans le réel, je n'étais pas plus à même d'influer d'aucune façon sur le cours des choses. Puis, est-il possible de prendre conscience dans le sommeil de la réalité de cet état ? Si oui, il me semblait que cette prise de conscience, cette attestation de la volonté renaissante devaient être la marque de la sortie du rêve ; or, ce n'était pas le cas...

Dans l'hypothèse contraire, je faisais fausse route : mon expérience n'était pas du domaine du rêve.

Il y avait une objection de taille à ces considérations : j'avais rêvé, une fois certes, mais cette fois-là suffisait à jeter le trouble dans mon analyse.

Cela avait été un rêve étrange et angoissant, que j'avais eu le soir de la disparition du fou. J'étais assis sur un matelas à même le sol, dans une pièce sans fenêtres, sans meubles, sans rien, et blanche du sol au plafond. Je portais moi-même des vêtements blancs, une sorte de pyjama, il me semble. Une porte s'ouvrit, et une femme en blouse blanche apparut dans le chambranle ; deux géants, vêtus de blanc également, se tenaient dans son dos ; et derrière eux, résonnaient des plaintes, des gémissements, et des cris, des cris affreux, déchirants, des cris de déments lancés à pleine gorge. La femme s'avança dans la pièce. Elle se pencha et son visage m'apparut sous les traits de Céleste. Je vis qu'elle tenait une seringue dans une main. Je voulus me lever, mais des liens en cuir entravaient mes membres. Comme je m'agitai, les deux hommes – dont l'un avait les traits du Président, et l'autre, ceux de l'Avocat général – me plaquèrent au sol. Céleste approcha la seringue de mon bras : elle répétait que tout irait mieux après, mais sa voix sonnait faux. Je hurlai quand l'aiguille s'enfonça dans ma chair ; et mes cris avaient des accents identiques à ceux entendus derrière la porte. Ce n'était pas la douleur qui me faisait hurler, non ! c'était la terreur, une terreur indicible, sans rémission, somme de toutes les peurs possibles et imaginables.

Donc, la solution du rêve ne tenait pas ; à moins... À moins de supposer que j'avais eu un rêve dans mon rêve !

Ou bien, je ne rêvais pas, j'étais un malade, un fou, un fou dangereux peut-être ? La réalité était déformée, ce que je voyais, ce que je touchais, ce que j'entendais n'existaient pas réellement ; j'étais abusé par mes sens, j'étais victime de phénomènes hallucinatoires : je vivais dans le délire ! D'où l'extravagance de ma situation. Alors, peut-être que j'étais perdu dans mon monde, que je n'étais pas dans un escalier, que mon amnésie n'était pas une amnésie, mais un trouble dû à ma folie... Pourtant, je n'avais pas inventé Céleste, je n'avais rien inventé de mes sensations physiques, de mes contacts charnels avec elle ! Enfin, a-t-on jamais reçu témoignage d'une hallucination comme la mienne, si intense, si complète qu'elle revêt parfaitement les contours du réel ? Quand bien même, une telle hallucination peut-elle affecter aussi durablement un individu ?

Ou alors, il y avait une autre interprétation. Mes sens ne me trompaient pas – du moins au sens on l'entend d'ordinaire –, mais par je ne sais quel sortilège, la réalité se transmuait devant mes yeux, au contact de mes doigts, sous mes pieds, et les mots changeaient de sens à mes oreilles. Ainsi, je n'étais pas enfermé, mais libre de tous mouvements ; lorsque je partageais le lit de Céleste, j'étais en fait avec ma femme, ou ma maîtresse ; quand on me parlait, mon interlocuteur – femme ou homme – me tenait en réalité un discours dont je comprenais à fois les termes et l'acception ; lorsque je montais l'escalier, je marchais dans la rue, ou je ne sais où ; enfin, quand je demeurais sur le palier, j'étais dans mon bureau ou chez moi !

Ou bien, c'était autre chose encore, je connaissais une sorte de dédoublement de la personnalité, conséquence d'un dédoublement corporel. J'avais deux vies parallèles, et je ne vivais

pas successivement l'une ou l'autre de ces vies, mais les deux en même temps, dans deux dimensions différentes. Seulement, une telle explication était-elle recevable ? N'était-elle pas le fruit empoisonné d'un esprit malade ? Un cas semblable s'était-il déjà produit ? Je l'ignorais, et cette incapacité à étayer cette hypothèse par un appel à mes souvenirs me jetait hors de moi.

Il y avait plus préoccupant, qui touchait à mon devenir. Depuis qu'il se confirmait que l'escalier rétrécissait pendant qu'il tournait sur lui-même dans un mouvement toujours plus accentué, la logique voulait qu'un jour j'en voie le terme. La question était : « Qu'y avait-il au bout de l'escalier ? Ma libération ? Ou autre chose qui serait le prolongement de ma peine, ou sa clôture brutale et définitive ? » Or, cette "autre chose", multiple et inquiétante, nourrissait bien davantage mes pensées que la première éventualité.

J'allais ainsi d'heure en heure, l'esprit harcelé par ces idées, quand survint un événement inattendu : la disparition de Céleste, pendant la montée, sans qu'aucun bruit ne m'en avertît. Ce fut en me retournant fortuitement que je remarquai son absence. Le coup fut si violent qu'il me laissa un long moment sans pouvoir reprendre ma progression : j'étais pétrifié.

Que s'était-il passé ? S'étant arrêtée pour une raison quelconque, avait-elle été rattrapée par le vide, y avait-elle glissé ? L'avait-on enlevée, ou l'avait-on poussée dans le gouffre ?... S'y était-elle précipitée volontairement ?

Des trois hypothèses, la première s'annonçait la moins plausible. En effet, le brouillard noir aurait enveloppé Céleste avant qu'elle ne fût surprise par le vide, ce qui aurait suffi à l'avertir du danger et à la faire repartir. Ou bien, il fallait envisager un trouble moteur, aussi subit que mystérieux, l'em-

pêchant de se mouvoir et qui l'aurait laissée sans réaction face au péril.

La seconde hypothèse faisait renaître cette idée que des êtres surgissaient dans l'escalier à notre insu. Elle me tint à nouveau sur mes gardes, quoique toute défense paraissait illusoire : j'étais une proie facile, étant privé d'échappatoire.

Dans les deux premiers cas, il était permis de penser que Céleste avait dû manifester son étonnement et sa frayeur par des exclamations en rapport. Mais les faits avaient pu se produire assez loin de mes oreilles pour que je n'en aie rien perçu.

Quant à la troisième hypothèse, elle montrait combien j'avais indûment interprété la conduite de Céleste, combien je m'étais caché à moi-même le désarroi, sinon la détresse qui l'habitait.

Restait l'interprétation du geste lui-même. M'accusait-il en exprimant toute la douleur ressentie en face de ma froideur ? Ou traduisait-il une prise de conscience aiguë de ce qu'était l'escalier, et le refus d'y subir plus avant le lent et inéluctable anéantissement de son être ? Les deux, sans doute. Je dois à la vérité de dire qu'en songeant à tout cela, ce n'était pas tant le remord qui me hantait, que le sentiment de ma vulnérabilité.

Pendant un temps, l'acte supposé de Céleste exerça sur mon esprit une influence démoniaque. Ma volonté se dissolvait, ou plutôt, se détournant de la survie, son objet naturel, elle était toute tendue vers un nouvel objectif : la fin de mes tourments.

Or, me jeter dans le vide représentait le moyen radical et immédiat d'y parvenir. Combien de fois suis-je resté au bord du gouffre, mobilisant toutes mes forces en vue de faire le pas ? Mais toujours à l'instant suprême, des puissances

contraires se mettaient en action, et je reculais devant l'afreuse tentation. La vie s'accrochait à moi : mon esprit se rebellait, mon corps se cabrait.

Toujours cette main, qui tremble sans répit. Je dois me dépêcher de terminer.

Les fresques ont à présent totalement disparu. Les murs sont gris et froids. La pierre, rugueuse, suinte par endroits. Les marches sont devenues courtes et hautes. L'escalier, que des torches charbonneuses éclairent de loin en loin, est chaque jour de plus en plus raide.

Le palier ne mesure plus que vingt-trois pieds de large et se trouve dans un dénuement extrême : il ne reste plus aucun meuble, plus aucun objet de valeur, plus rien de l'ancienne munificence ; il n'y a plus qu'un seau et une cruche, une gamelle et des couverts en fer, et une couverture élimée jetée sur une paille. L'eau a un goût de cendres ; la nourriture est un brouet infect. Et une chandelle, qui menace de s'éteindre à chaque instant, répand sur l'ensemble une clarté vacillante.

L'escalier est davantage qu'une geôle : non seulement il est lugubre et glacial, mais j'y suis astreint à un exercice physique qui m'affaiblit au moins autant que les privations que j'endure. Chaque pas fait, chaque marche franchie me coûtent un effort terrible : je gravis réellement tous les degrés de la souffrance, tant psychologique que corporelle, tandis que je descends toujours plus bas en franchissant les cercles des ténèbres. J'étouffe entre ses murs gris : je voudrais tant voir au-delà. Enfin, la solitude pèse sur mes épaules d'un poids affreux... Et quel ennui envahissant !

La nuit, si j'appréhende le jour et l'obligation qui m'est faite de monter, le jour, je redoute l'épreuve de la nuit passée

dans l'isolement et dans l'angoisse. Et j'en viens à regretter Céleste, le réconfort de sa présence physique, le doux et chaud contact de sa peau.

Durant les heures de la journée, j'agis comme un automate, comptant les marches afin de tenter de distraire mon esprit des pensées macabres qui l'assaillent continuellement. À la fin, je me perds dans les chiffres et je suis incapable d'en retenir le nombre exact. D'ailleurs, quelle importance ? Je voudrais tant pouvoir m'arrêter, mais derrière moi l'escalier disparaît de plus en plus vite : le vide se rapproche, inexorablement.

Mes nuits sont un enfer. Je ne sais plus ce que c'est que de dormir d'un sommeil normal. À chaque fois, c'est le même scénario : je mange ma maigre ration, après quoi je me sers de mon pouce et de mon majeur comme d'un compas pour mesurer le palier dans le sens de la largeur et de la longueur. C'est une obsession. Je recommence l'opération des dizaines de fois, en arrivant quasiment à me persuader qu'il ne diminue pas.

Enfin, abruti par mes comptes, je m'affale sur ma paillasse ; alors je demeure les yeux rivés au plafond, à voir s'il ne descend pas, à observer les murs aussi, de peur qu'ils ne se rapprochent jusqu'à m'étouffer. Et, quand la chandelle s'éteint, misérable aveugle plongé dans l'obscurité la plus totale, je dois encore étendre le bras afin de n'être pas surpris par le vide.

Ce n'est pas terminé : alors je suis assailli par les idées macabres. J'entends dans mon crâne résonner le mot « Condamné, condamné, condamné ! » Et quand j'ai épuisé toutes les ressources de mon être, je somnole plus que je ne dors, car je redoute d'être rattrapé dans mon sommeil par le néant, et d'y sombrer corps et âme.

Or, il y a de cela six jours, j'étais étendu sur ma paille, immobile pour la première fois depuis le matin, quand j'eus soudain la sensation troublante que l'escalier bougeait. Il s'agissait d'un mouvement oscillatoire, et quoiqu'il fut léger, je le percevais sans aucune ambiguïté. Sur l'instant, je crus que c'était ma tête qui tournait, et que je devais cet étourdissement à l'activité journalière qui était la mienne et à l'affaiblissement qui en résultait. Il faut dire qu'étant cerné par les ténèbres, j'avais de la peine à me situer par rapport aux objets et aux murs : mon corps me paraissait volontiers égaré dans l'espace, et la perception que j'avais de mon environnement s'en trouvait altérée. Je dus concentrer mon attention sur la petite flamme effilée de la chandelle pour constater mon erreur : c'était bien l'escalier qui bougeait !

Je m'étais souvent interrogé sur la localisation de l'escalier, balançant entre deux hypothèses : une construction au-dehors ou une édification à l'intérieur d'un bâtiment. Très vite, j'avais renoncé à poursuivre dans cette voie. Quel édifice aurait pu intégrer un tel escalier ? Quant à admettre qu'il eût pu être érigé en surface, c'était encore plus insensé : cela sous-entendait qu'il se serait trouvé au centre d'une tour prodigieuse, dont la base aurait eu une circonférence de plusieurs dizaines de kilomètres, que dis-je des centaines ! Plus le temps passait, plus nous montions, et plus je me rangeais à l'idée que l'escalier était creusé dans la roche, précisément dans les flancs d'une montagne, prodigieuse par le fait.

Mais voilà que cette oscillation jetait à bas cette certitude et faisait resurgir l'hypothèse de la tour. Car c'était bien d'une tour qu'il devait s'agir, une tour dont les murs s'affinaient à mesure qu'elle s'élevait. Cette réalité me donnait le vertige. Depuis le temps que je montais, je devais être à une altitude

phénoménale. En même temps, sur le plan de la physique, il restait difficile de concevoir qu'un escalier, principalement en pierre, pût atteindre une telle hauteur sans s'écrouler sur lui-même sous l'influence de forces extérieures ou du fait de son gigantisme même. Mais il y avait une autre solution, plus acceptable du point de vue intellectuel, une solution intermédiaire, qui voyait l'escalier construit, pour une part, sous terre, et pour l'autre, à l'air libre.

L'idée de percer les murs de l'escalier n'était pas neuve pour moi. Elle m'était venue après la disparition de Céleste. Certes, il était illusoire de vouloir traverser une montagne, mais il restait l'éventualité que derrière les parois, il y eût d'autres pièces, ou des galeries menant à la liberté. Et même plus tard, le fait d'envisager que l'escalier se terminât ne changea rien à l'affaire : je ne voulais pas attendre, je ne supportais plus l'enfermement, je devais agir, il fallait que je m'échappe !

À l'époque des fresques, la pierre était si dure que je pouvais à peine l'attaquer. Les couverts que j'utilisais à cet effet se révélaient inadaptés. J'avais beau m'acharner, je n'arrivais qu'à les tordre et qu'à meurtrir mes mains pour un piètre résultat. Quand les murs avaient été nus, la pierre avait changé de nature, elle était devenue plus friable. Les couteaux étaient alors en mesure de l'entamer. Le problème, c'était devenu le vide, le vide qui se rapprochait à un rythme accéléré. Lorsque j'avais commencé mes tentatives de percées, j'avais la nuit et une partie du jour devant moi. Malgré cela, le temps me manquait, bien qu'il m'arrivât de creuser une cavité de quatre pieds de profondeur. Par la suite, je n'eus plus que la nuit ; dès le retour de la lumière, je devais repartir, sous peine de sombrer. Par conséquent, j'avais dû cesser, certain de m'éreinter pour rien.

Or, ce balancement laissait espérer une épaisseur de mur telle que la possibilité d'en venir à bout redevenait envisageable. Considérant la hauteur de l'escalier, mon projet initial d'évasion battait de l'aile, mais j'avais besoin – un besoin quasi vital – de découvrir ce qu'il y avait de l'autre côté.

Passant outre le risque d'une dépressurisation brutale, je décidai de faire un nouvel essai de percée.

Faute de temps, j'échouai le premier soir. Je recommençai le lendemain en redoublant d'effort. Et, après des heures passées dans le noir complet à gratter, ahaner, creuser, suer, ramper pour évacuer les débris dans le gouffre à ma droite, après avoir excavé une cavité de trois pieds de profondeur sur deux de large, enfin, le couteau que j'usais à cette tâche fit céder le dernier rempart de pierre, débouchant sur le vide.

Le cœur cognant, je m'approchai : c'était la nuit, mais une nuit claire, et bleue, dont le souffle frais caressa mon visage. J'agrandis le trou, je passai la tête : j'étais bien dans une tour, qui se perdait dans l'ombre, qu'on regardât vers le bas comme vers le haut. Et je fis mon deuil d'une évasion.

Il y a maintenant une semaine que j'écris. Une fois terminé, je roulerai mes feuilles dans la cruche, que je jetterai dans le vide avec l'espoir que quelqu'un en trouvera le contenu.

Une chose encore, au sujet de ma main droite, qui est agitée d'un tremblement continu. C'est pour cela que mon écriture est tordue et irrégulière. J'ai ce handicap depuis une dizaine de jours... je crois... J'ai beau faire, je n'arrive pas à me contrôler ; mais c'est nerveux, seulement nerveux ! J'ai bien essayé de me servir de ma main gauche, en pure perte, c'est trop long, et surtout illisible.

Mais voici comment c'est arrivé.

J'étais couché dans la nuit, dans un état de torpeur tourmentée, quand j'entendis autour de moi un bourdonnement identique à celui produit par une grosse mouche. Sur le moment, je crus à une hallucination auditive. Par quel hasard un tel insecte se serait-il trouvé dans l'escalier ? D'où serait-il venu ? Jusqu'alors, en dehors de Céleste, je n'avais pas vu l'ombre d'une vie humaine ou animale. Alors pourquoi subitement ? Pourquoi après tout ce temps ?

Lorsque je me bouchai les oreilles pour vérifier cette hypothèse, le bruit disparut : il était donc réel ! D'une certaine façon, cela me rassura, car je commençais à croire que ma santé mentale était atteinte, conséquence d'un trop long et trop profond isolement, d'une angoisse poussée à son paroxysme. Je pensai alors que l'insecte devait venir d'en haut, ce qui accréditait l'idée selon laquelle il existait une sortie ou un passage.

Sa présence devint vite insupportable. Il me semblait qu'il s'amusait avec moi, profitant de l'obscurité pour me tourmenter. Je l'entendais ricocher contre les murs, virevolter autour de moi, et tantôt il s'éloignait, tantôt il se rapprochait jusqu'à m'effleurer, avant de reprendre de la distance, et avec lui ce frottement d'ailes, cette vibration continue, tantôt stridente, tantôt sourde et atténuée, qui opérait une horrible action sur mes nerfs ébranlés.

Quand il suspendait son vol, c'était si soudain, que je réagissais au silence comme en réaction à un bruit inopiné, par un sursaut nerveux. La durée du répit était variable, de quelques secondes à plusieurs minutes, au terme desquelles, brisant l'espoir que j'avais qu'il se tût, il reprenait sa sara-bande infernale.

Cela dura des heures, des heures, des heures ! C'était à devenir fou ! Et j'eus beau prendre l'attitude du chasseur à l'affût, m'armer de patience, attendre le moment où il me frôlait, j'échouai dans toutes les tentatives que je fis pour l'attraper. De même, quand après avoir évalué l'endroit où il se posait sur le dallage ou sur les murs, j'avançais vers lui centimètre par centimètre pour l'écraser, c'était sans succès que je détendais mon bras : ma paume claquait toujours contre la pierre seule... Ah ! je crois que de le sentir dans le creux de ma main me ferait encore davantage plaisir que de le faire taire.

Puis, je dus m'assoupir, car je ne l'entendis plus. Au matin, je scrutai le sol, les murs, le plafond, cherchant le point noir de son corps sur la pierre grise, mais je ne le vis nulle part : il avait bel et bien disparu.

Mais le soir, il était revenu ! Et depuis, tous les soirs, il est là ! Et longtemps après qu'il s'est tu, vers le matin, j'entends toujours son bourdonnement entre mes deux oreilles. Et chaque soir, j'appréhende le moment où il va venir.

Ainsi, en ce moment, alors que j'écris, il est là, à tourner autour de moi. J'ai le sentiment qu'il sourit dans l'ombre. Il me nargue ; oui, il me nargue ! J'ai l'impression qu'il a l'envergure d'un oiseau. Il est comme un charognard. J'ai senti le vent de ses ailes sur ma nuque. Depuis, ma main tremble.

Ce bruit, assez de ce bruit !... C'est curieux, mais je ne l'entends pas dans la journée. Il doit me précéder à distance, ou bien se cacher dans le brouillard. Il ne se manifeste que la nuit, surgissant comme un mauvais rêve.

Tout de même, j'ai peur que ce ne soit qu'un bruit se déplaçant au gré mon imagination... ou de ma folie... C'est peut-être une idée fixe... Non, non, je ne dois pas penser ainsi, ce n'est pas raisonnable !

On veut m'éprouver, on veut me faire perdre la raison, on veut me faire croire que je suis fou ! Mais je résisterai, je résisterai, ils n'y parviendront pas ! Je n'ai jamais été aussi lucide ! Je vois clair maintenant. Ah oui, je vois clair...

Il faut que je me hâte, le brouillard noir sera bientôt là, et le vide avec lui. J'ai tant de choses à dire encore : c'est terrible.

Et si après tout ce temps, on m'avait oublié ? Si on m'avait laissé seul, livré à moi-même, sans la moindre possibilité de m'en sortir, sans aucune issue ? Et pourtant, il faut bien qu'il y un ou des responsables, ce n'est pas possible qu'il n'y ait personne !

La voix, c'est la voix ! Pourquoi ne parle-t-elle plus ? Ah ! je la hais. Je la hais !... Si elle pouvait dire un mot, ne serait-ce qu'un seul : je suis si seul !

Et s'il n'y avait pas de responsable, si c'était comme cela, oui ! comme cela, tout simplement !

Et quand j'arriverai là-haut : que se passera-t-il ? Est-ce que je tomberai dans l'abîme ? Est-ce que je serai contraint de sauter ? Je ne peux pas faire marche arrière. Le vide, devant, derrière : horreur ! Non pas ça. C'est absurde, insensé ! Je ne comprends pas ce qui m'arrive. On m'a abandonné : je suis perdu !

Je ne suis pas fou. Non, je ne le veux pas ! Un fou ne raisonne pas, tandis que moi je raisonne : je raisonne ! Je ne suis pas fou ! J'en ai la certitude !...

Un doute, un effroyable doute me tord les entrailles : si on ne parvenait pas à me lire, si on ne comprenait pas mon écriture, mon message ! Toutes ces phrases inutiles jetées dans le vide, livrées au néant... Quelle dérision !

Mais il est trop tard à présent. Trop tard. Il est l'heure. Le brouillard noir est tout près, et le vide avec lui. Je dois me

remettre en route. Encore monter. Monter. Toujours. Jusqu'à quand ? Jusqu'où ? Et après ? Après ?

Je rêve... Je dois rêver... Il faut que je rêve...

Mais, si j'étais vraiment fou... Je ne sais plus... Je ne sais pas... Oui, il est préférable que je sois fou... Au moins, je pourrais guérir... Je ferais des efforts... Il faut me croire... Je dois y croire...

Mais j'entends des pas... On vient ?... Qui vient ?

Fin

(Nouvelle achevée en 1995)

[Retour au début](#)